Iaroslav LEBEDYNSKY

LES FEMMES GUERRIÈRES CHEZ LES PEUPLES «SCYTHIQUES»: Faits, mythes, questions[1]

La participation de femmes aux activités guerrières est l'un des traits les plus fascinants des cultures «scythiques»[2] de l'Antiquité. Inextricablement lié à la légende grecque des Amazones, ce phénomène bien réel a souvent été interprété en fonction des contextes culturels familiers aux commentateurs. Les Grecs y voyaient un signe parmi d'autres de la «barbarie» des nomades; tout au contraire, des Ossètes en font aujourd'hui un élément «progressiste» de la culture de leurs ancêtres revendiqués, sans parler de hardies féministes qui y cherchent des précédents ou des modèles. Sans doute, dans quelques siècles, jettera-t-on des regards encore différents sur ce thème. Les considérations qui suivent n'ont, elles, que la modeste prétention de rappeler les différentes données du problème et de présenter les éléments de toute nature qui peuvent contribuer à répondre aux nombreuses questions encore ouvertes.

I. Les sources antiques, entre mythe et histoire

Divers auteurs grecs puis latins ont mentionné les guerrières nomades en des termes plus ou moins réalistes et précis, mais leurs descriptions sont souvent contaminées par des éléments mythologiques. Il existait en effet chez les Grecs une tradition fort ancienne relative aux Amazones, conçues comme

[1] Cet article développe une intervention sur les tombes de « guerrières » scythes et sarmates faite en janvier 2002 dans le cadre du séminaire organisé par Alain Testard, du Laboratoire d'anthropologie sociale, sur les pratiques funéraires. Il a bénéficié des réflexions échangées ensuite entre les participants, et notamment des informations et suggestions d'Henri-Paul Francfort.

[2] On entend ici par « scythique » ce qui concerne l'ensemble des peuples nomades iranophones de l'Antiquité: Scythes (d'Europe) au sens strict, Saces, Sauromates et Sarmates, etc.

un peuple de femmes guerrières.[3] D'abord localisée en Asie Mineure, cette tradition fut «déménagée» vers les steppes d'Europe orientale où les colons grecs des côtes pontiques septentrionales avaient entendu parler de combattantes nomades bien réelles.

Sources grecques sur les Sauromates

Dans un récit célèbre, Hérodote (IV, 110-117) inclut cette légende des Amazones dans un mythe d'origine des Sauromates, les voisins orientaux des Scythes. Les Sauromates seraient issus de l'union à de jeunes Scythes d'un groupe d'Amazones échappées à leurs vainqueurs grecs qui les avaient capturées. Cette ascendance expliquerait les habitudes martiales des femmes sauromates: «*Maintenant encore les femmes des Sauromates restent fidèles aux coutumes de leurs aïeules: elles vont à la chasse, avec les hommes ou toutes seules; elles vont à la guerre, et elles s'habillent comme les hommes.*

Pour les mariages, ils ont cette coutume: une fille ne se marie pas avant d'avoir tué un ennemi. Certaines vieillissent et meurent sans avoir été mariées, faute de pouvoir remplir cette condition».

On note qu'Hérodote distingue clairement entre le mythe d'origine – auquel il croit ou non – et la réalité qui lui est contemporaine et qui est dépourvue de tout trait trop manifestement fabuleux. Les Sauromates sont un peuple «normal», composé d'hommes et de femmes, même si le mode de vie de ces dernières est extravagant pour un Grec.

Les renseignements un peu postérieurs des textes hippocratiques (*Des eaux, des airs et des lieux*, XVIII) ont la même tonalité: «*En Europe, il est un peuple scythe qui vit aux confins du Marais-Méotide; il diffère de tous les autres peuples: on les appelle les Sauromates. Chez eux, les femmes montent à cheval et tirent à l'arc et lancent le javelot depuis leur cheval. Elles vont guerroyer tant qu'elles sont vierges; elles n'abandonnent pas leur célibat avant d'avoir tué trois ennemis, et ne cohabitent pas avant d'avoir sacrifié à la coutume. Dès qu'une fille s'est unie à un homme, elle cesse de monter tant qu'une expédition générale n'est pas nécessaire. Elles n'ont plus leur sein droit. Quand elles sont très petites, les mères, en chauffant fortement un*

---

[3] V. SCHILTZ (in *L'Or des Sarmates*, 1995) suggère que ce mythe pourrait lui-même avoir été inspiré par la présence de combattantes au sein de vagues nomades anciennes en Asie mineure. En tout cas, il est déjà attesté dans les poèmes homériques et doit donc être bien antérieur aux contacts entre les Grecs et le monde scythique. Ces contacts ont pu ensuite à leur tour renforcer la croyance aux Amazones.

instrument de bronze confectionné à cet usage, l'appliquent sur la mamelle droite; ainsi cautérisée, la mamelle diminue de volume; toute la vigueur et la sève vont vers l'épaule et le bras droit». Malgré l'inflation du nombre des victimes pré-matrimoniales et la douteuse histoire du sein cautérisé, empruntée à la mythologie des Amazones[4], le texte est plutôt prosaïque et l'idée de guerrières «versées dans la réserve» après leur mariage a quelques chances, comme on le verra plus loin, de correspondre à une réalité.

Sources antiques plus tardives sur les Sauromates / Sarmates

Les auteurs plus récents ont une vision beaucoup moins claire du sujet. A propos des Sarmates, qui ont succédé aux Sauromates d'Hérodote à partir du IVe siècle av. J.-C. mais auxquels ils continuent souvent à donner le nom de leurs prédécesseurs[5], ils mélangent allègrement les traditions relatives aux Amazones – désormais situées dans les régions pontico-caucasiennes – et l'ethnographie de leur temps ou celle qu'ils puisent chez leurs devanciers. Si Strabon, qui décrit correctement les vrais Sarmates (sans signaler chez eux de guerrières), traite d'absurdité le mythe des Amazones, Pline parle des «*Sauromates Gynaecocratumeni* [litt. «gouvernés par des femmes»], *maris des Amazones*» (*Histoire naturelle*, VI, 7, 1), et des «*Amazones sauromatides*» (*id.*, VI, 15, 4). Pomponius Mela attribue aux femmes «sauromates» l'ablation du sein et prétend qu'elles vont à la guerre comme les hommes, tandis le tir à l'arc, l'équitation et la chasse sont les délassements des jeunes filles. Il décrit également, avec un luxe de détails suspect, les guerrières de la tribu (sauromate? méote?) des Ixamates sur le Don.

---

[4] Cette histoire répond à l'étymologie grecque courante du nom des Amazones, « sans sein » (auquel on a aussi cherché des étymologies iraniennes plus ou moins convaincantes). La suppression du sein favorisait prétendument le tir à l'arc et correspond aussi à un abandon symbolique partiel de la féminité au profit d'un corps plus masculin. C'est très vraisemblablement une légende, en dépit du goût pervers de l'être humain pour les modifications corporelles aberrantes. L'explication rationalisante attribuant l'absence apparente de sein(s) au port d'un corset comparable à celui des jeunes filles caucasiennes (B. KALOÏEV, 1999, reprenant une idée de 1881 de P. Ouslar) ne tient pas. Le rapprochement fait par différents chercheurs avec un récit ossète où le héros Batradz menace de brûler le sein droit de sa marâtre pour lui faire révéler le secret de la mort de son père ne mène nulle part, la finalité de l'opération étant toute différente.

[5] Sans entrer dans les détails de ce problème, rappelons que les Sarmates formaient un vaste ensemble de tribus constitué à partir des Sauromates et d'autres éléments « scythiques » (saces?) venant de régions plus orientales. Le nom des Sauromates continuera d'être utilisé comme équivalent littéraire de « Sarmate » par divers auteurs grecs et latins.

Après le Ier siècle de notre ère, si certains géographes ou historiens croient encore ou font mine de croire aux mythiques Amazones (Ammien Marcellin les mentionne à la fin du IVe siècle dans sa description des régions pontiques), les références aux guerrières nomades réelles disparaissent. On a sans doute accordé une importance excessive aux combattantes «barbares» exhibées par Aurélien lors de son grand triomphe *De Oriente et Occidente* à Rome en 274. L'inscription qu'on portait devant elles prétendait *«qu'elles étaient de la race des Amazones»*, mais elles avaient en fait été capturées *«alors qu'elles combattaient en habit d'homme parmi les Goths»* (*Histoire Auguste*, «Aurélien», 33). En faire des femmes nomades de tribus alliées aux Goths est gratuit, même si ce n'est pas impossible.

Les autres peuples nomades

Il faut remarquer que toutes ces références à des femmes guerrières réelles ou mythiques concernent le vaste ensemble sauromate / sarmate. Le phénomène n'est pas signalé chez les Scythes d'Europe; bien au contraire, les auteurs les plus anciens et les plus fiables opposent sur ce point les Scythes aux Sauromates. Chez Hérodote, les Amazones refusent de suivre leurs époux scythes en Scythie et l'expliquent ainsi: *«Nous ne saurions vivre avec les femmes de votre pays; leurs coutumes ne sont pas les nôtres. Nous, nous tirons à l'arc, nous lançons le javelot, nous montons à cheval, et nous n'avons pas appris les travaux qu'on réserve à notre sexe. Chez vous les femmes n'ont aucune de nos activités, elles se consacrent aux travaux de leur sexe sans jamais quitter les chariots, sans aller à la chasse ni ailleurs. Nous ne pourrions pas nous entendre avec elles»*. Le Pseudo-Hippocrate dit de même que chez les Scythes, *«les femmes vivent dans les chariots et les hommes vont à cheval»*. L'anecdote qui montre le roi scythe Athéas, lors d'une bataille difficile contre les Thraces, ordonner aux femmes et aux enfants de chevaucher pour faire croire à l'arrivée de renforts, relève d'un tout autre registre: celui des ruses de guerre conjoncturelles.

Il n'y a pas non plus, chez les auteurs antiques, de mention précise de combattantes chez les Saces et autres nomades d'Asie centrale; on leur connaît toutefois des reines guerrières, comme Tomyris, reine des Massagètes, qui aurait vaincu Cyrus de Perse (HÉRODOTE, I, 205 et 211).

II. Les données archéologiques

A partir de la fin du XIXe siècle, les fouilles archéologiques ont totalement renouvelé le débat sur les guerrières «scythiques». Elles ont confirmé sur bien des points les récits antiques, mais aussi fait apparaître des contradictions et de nouvelles questions.[6]

Chez les Sauromates / Sarmates

Sur l'aire des cultures archéologiques «sauromate» (VIIe ou VIe – IVe siècle av. J.-C.) puis «sarmate ancienne» (IVe-IIe ou Ier siècles av. J.-C.) entre Don et Oural, de nombreuses découvertes semblent corroborer les témoignages antiques: 20% environ des tombes féminines de la phase sauromate contiennent des armes, et celles-ci sont encore fréquentes à la phase sarmate ancienne. Ce sont surtout des flèches, puis des lances, plus rarement des épées ou poignards; on trouve aussi des éléments de harnachement du cheval. Ces équipements guerriers accompagnent le mobilier funéraire féminin habituel: céramique, miroirs, parures, outils (fusaïoles), et les «autels» de pierre sauromates.

Parmi les trouvailles de ce type se détachent par exemple la nécropole sauromate de Tara-Boutak sur l'Ilek, qui comprenait un groupe particulier de riches tombes féminines dotées d'équipements guerriers et d'objets interprétés comme religieux; une sépulture de Sladkovskiï sur le Don (seconde moitié du IVe siècle av. J.-C.) où gisait une femme parée de riches bijoux et munie d'armes, dont une coûteuse épée longue; ou encore une tombe beaucoup plus récente d'Alitoub, également dans la région du Don et datée du IIe ou Ier siècle av. J.-C.: outre diverses parures féminines, elle contenait des pointes de flèches.

Une découverte récente, largement médiatisée, a été faite à Pokrovka dans l'Oural méridional. La nécropole sauromate et sarmate ancienne de Pokrovka 2 contenait 40 tombes féminines, dont 7 avec des armes ou des

---

[6] En outre, il va de soi que les données archéologiques sont susceptibles d'erreurs. En particulier, pour ce qui nous intéresse ici, l'identification du sexe des défunt(e)s n'est pas toujours certaine. Souvent, des tombes comportant des équipements guerriers ont été d'emblée cataloguées comme masculines, ce qui suggère que la proportion de tombes féminines à armes est globalement sous-évaluée dans tous les cas où les ossements n'ont pu faire l'objet d'une étude anatomique. De plus, même lorsque les squelettes sont à peu près complets et bien conservés – ce qui est loin d'être toujours le cas,– les méthodes de «sexage», comme disent les zoologistes, ne sont pas infaillibles.

accessoires guerriers. Les examens des ossements ont montré que ces femmes étaient des cavalières dès l'enfance et peut-être des combattantes dès l'adolescence, comme cette jeune fille de 13-14 ans aux fémurs fortement courbés dont le mobilier funéraire comprenait un poignard, plusieurs dizaines de flèches et des «amulettes» à connotation guerrière (pointe de flèche portée au cou dans un sachet et défense de sanglier).

Les tombes féminines à armes disparaissent après le Ier siècle av. J.-C., aux phases archéologiques «sarmate moyenne» (Ier siècle av. J.-C. – IIe siècle de notre ère) et «sarmate tardive» (IIe-IVe siècles) – ce qui correspond comme on l'a vu à l'absence de mentions fiables de femmes guerrières dans les sources de l'époque.

Chez les Scythes d'Ukraine et d'Europe centrale

Il est plus surprenant de constater l'abondance d'éléments guerriers dans les tombes féminines scythes, qui paraît contredire le témoignage formel d'Hérodote (on verra plus loin les raisons éventuelles de cette contradiction). La proportion de sépultures féminines comportant des armes semble même supérieure, dans l'état actuel de nos connaissances, à celle constatée chez les Sauromates / Sarmates. D'après Ié. Bouniatian, elle s'élèverait à 27% des tombes de femmes scythes «du commun» (aristocratie exclue) aux IVe-IIIe siècles av. J.-C.; K. Smirnov évoque une proportion encore plus importante: 37%. Les armes présentes sont surtout des pointes de flèches; viennent ensuite des lances, puis des épées qui sont beaucoup plus rares.

Quelques sépultures féminines à armes présentent des particularités intéressantes. Dans la tombe 20 de la nécropole de Kholodnyï Iar (à l'ouest de la steppe boisée ukrainienne) reposait une femme, couchée sur le dos; un jeune homme (?) gisait à ses pieds sur le côté droit. La femme était munie d'un mobilier assez riche (céramique, parures dont des boucles en or, nourriture rituelle...) et d'armes: deux lances avec une pierre à aiguiser, 47 pointes de flèches, deux couteaux et cinq pierres identifiées comme des projectiles de fronde. Le jeune homme, lui, n'avait que deux clochettes de bronze et un bracelet en fer. Selon toute vraisemblance, il s'agissait d'un serviteur sacrifié pour accompagner la défunte. Le kourgane 16 de la nécropole d'Akkermen' (à l'est de la steppe ukrainienne) contenait la tombe d'une jeune femme armée de 20 pointes de flèches et deux fers de lance – deux autres étaient plantés dans le sol -, avec aussi une ceinture à lamelles métalliques d'un type généralement porté par les guerriers. Le squelette présentait des traces de blessures: une pointe de flèche fichée dans un genou, et des coups au crâne.

Des trouvailles d'armes ont été signalées également dans des sépultures féminines du groupe scythe – ou apparenté – dit «de la Tisza», en Hongrie et Slovaquie.

Enfin, si la présence d'équipements guerriers dans les tombes féminines ne semble pas attestée chez les Scythes du nord du Caucase, elle est connue chez leurs voisins méotes – des populations sédentaires de langue peut-être proto-adyghée (caucasique du nord-ouest).

Chez les peuples scythiques d'Asie centrale

Le tableau est beaucoup plus impressionniste en Asie centrale, dans des régions où la prospection archéologique a commencé plus tard qu'en Ukraine et Russie méridionale. Sur cette question comme sur beaucoup d'autres, notre vision est encore très partielle.

Le cas le mieux connu est celui de la culture de l'Altaï (ou de Pazyryk), due à un groupe nomade métissé peut-être apparenté aux Saces. Des armes ont été trouvées, par exemple, dans des tombes féminines de la steppe de Tchouïa (Ioustid) et du plateau d'Oukok (Ak-Alakha 1 et 5: un pic de combat, un poignard, des flèches).

Des tombes féminines à armes sont également connues, à diverses époques, chez les Saces de la mer d'Aral et attestées dans la culture de Djety-Asary au Kazakhstan, où elles contiennent souvent des poignards ou coutelas. Dans la nécropole «royale» de Tillia-Tépé en Afghanistan, attribuée à des nomades du tournant de notre ère (un groupe sace, plutôt que les Yuezhi / Tokhariens?), le mobilier funéraire d'une femme en tenue de cavalière comprenait une hache-pic, dont le statut d'arme véritable est incertain.

III. Éléments d'interprétation

Les données qui ont été exposées suggèrent l'existence, dans la plupart des cultures nomades antiques du groupe scythique, de formes d'association des femmes à la fonction guerrière, au moins jusqu'aux derniers siècles avant notre ère. L'interprétation de ce phénomène, de sa signification et de ses conditions précises pose cependant encore bien des problèmes.

Des armes féminines symboliques ou rituelles?

Il est utile, pour commencer, de jouer l'avocat du diable et d'envisager la possibilité que le dépôt d'armes dans les tombes féminines scythes, sarmates ou saces ait été une pratique purement symbolique, associée à un rite funéraire

ou à quelque croyance relative à l'au-delà. Les femmes n'auraient pas porté les armes durant leur vie, encore moins combattu, mais flèches ou lances auraient été déposées dans leurs tombes comme amulettes ou protection contre un danger de l'autre monde.

Cette idée paraît peu vraisemblable. D'abord, elle oblige à réfuter en bloc tous les témoignages des auteurs antiques sur les femmes guerrières. Ensuite, les armes trouvées dans les sépultures féminines nomades peuvent difficilement être considérées comme symboliques. On connaît bien à diverses époques, dans la steppe eurasienne, des cas de dépôt de maquettes rituelles en bois (Altaï, Touva...). Mais celles dont on a parlé plus haut sont bien réelles. Le cas des tombes de l'Altaï autour du IIIe siècle av. J.-C. est particulièrement éclairant: des poignards en bois figurent dans le mobilier de tombes d'enfants, mais les tombes féminines à armes sont, elles, équipées de modèles véritables. Une fonction symbolique paraît d'ailleurs peu compatible avec l'abondance de certaines panoplies funéraires: quelques pointes de flèches auraient suffi à jouer le rôle d'amulettes.

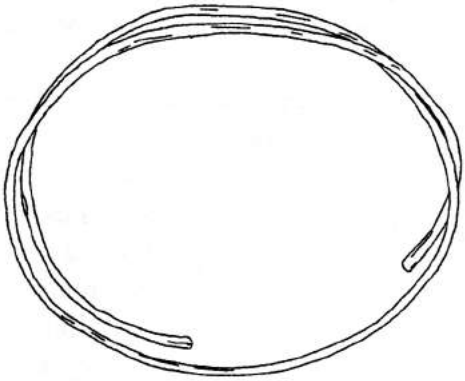
Suivant J. Davis-Kimball, qui a fouillé le site sauromate / sarmate de Pokrovka, les épées et poignards des tombes féminines avaient en moyenne des montures plus courtes que celles des modèles déposés dans les tombes masculines. Si cette information pouvait être vérifiée, ce serait un argument en faveur d'une utilisation réelle, par ces femmes, d'armes adaptées à leur morphologie (un tel souci du détail pour des objets uniquement rituels est peu probable).

Enfin, si le dépôt d'armes ne correspondait qu'à un rite funéraire, on peut se demander pourquoi elles ne figurent pas systématiquement dans le mobilier de toutes les tombes d'une même catégorie de défuntes: par exemple, chez les Scythes, toutes les femmes du commun.

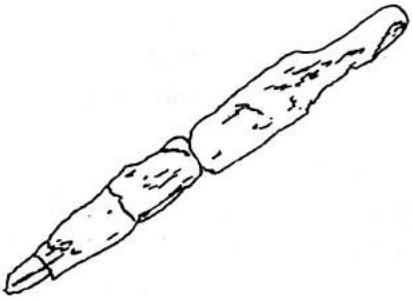
Actuellement, la plupart des archéologues considèrent donc que les équipements guerriers déposés dans les tombes féminines étaient portés durant l'existence des défuntes. L'auteur de ces lignes partage cet avis, tout en reconnaissant qu'on ne peut complètement exclure l'hypothèse rituelle ni d'autres idées ingénieuses quoique indémontrables (comme celle qui veut que les armes des tombes féminines puissent représenter symboliquement un défunt masculin absent: mari, etc.[7]). On gardera donc présent à l'esprit, par prudence scientifique, que l'existence de tombes féminines à armes ne prouve pas formellement l'existence de femmes guerrières, même si elle ajoute beaucoup de poids aux témoignages antiques.

---

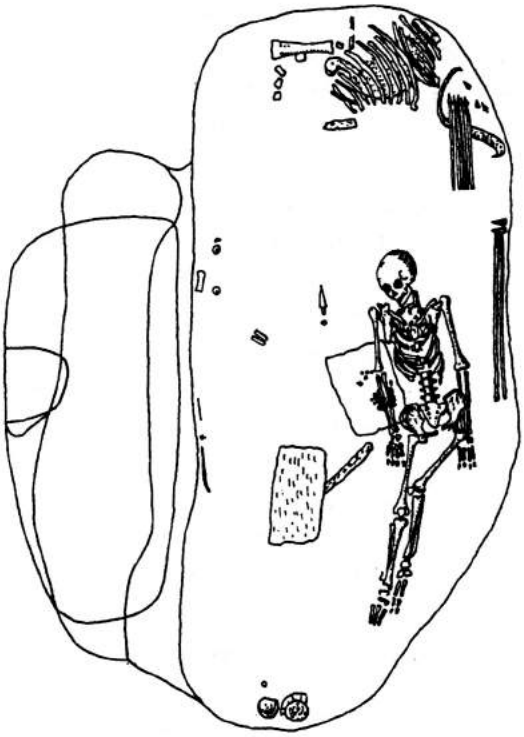
[7] Dans certaines tombes sarmates de la région du Don qui contiennent une femme et un enfant, les armes semblent appartenir au mobilier funéraire de l'enfant.



Torque en or sarmate trouvé dans une sépulture féminine d'Alitoub (Russie, région du Don, kourgane 3, tombe 20). Cet attribut d'un haut statut social voisinait avec une série de pointes de flèches



Poignard en fer trouvé dans une tombe de femme de la nécropole sauromate / sarmate de Pokrovka (Russie, Oural méridional). D'après J. Davis-Kimball, ces armes seraient spécialement adaptées à des mains féminines



Une tombe féminine scythe à armes: Akkermen' (Ukraine), kourgane 16, tombe 2; dessin d'A. Terenojkine

Amazones figurées sur un vase grec. Elles portent des vêtements «orientaux» dont certains détails évoquent le costume nomade

Guerrière scythe du IVe-IIIe siècle av. J.-C., d'après une reconstitution de M. Gorelik

Les catégories de femmes armées

Les armes ne sont présentes que dans une minorité de tombes féminines scythes, sauromates / sarmates ou saces, ce qui incite à rechercher des corrélations entre leur présence et certaines caractéristiques des défuntes, comme le niveau social ou l'âge.

En ce qui concerne le niveau social, il existe chez les Scythes une relation assez nette entre le dépôt d'armes et l'appartenance de la défunte à ce que l'on pourrait appeler la «classe moyenne» (les Scythes libres, mais non nobles, qui formaient la majeure partie de la population). Des armes se rencontrent également dans quelques tombes féminines riches, celles d'«aristocrates», mais beaucoup plus rarement, et ne figurent jamais, semble-t-il, dans les sépultures «royales». Le tableau est un peu moins clair chez les Sauromates / Sarmates, car des armes ont été trouvées dans des tombes féminines qui étaient manifestement celles de privilégiées. A Sladkovskiï et Alitoub, par exemple, les torques des défuntes munies d'armes étaient des emblèmes sinon de pouvoir, du moins de très haut statut social. Des récits de Polyen évoquent d'ailleurs des reines guerrières (Tirgatao l'Ixamate et surtout Amagê la Sarmate), comme on en connaît aussi chez les nomades d'Asie centrale.

Le critère de l'âge (ou peut-être du statut matrimonial qui lui est en partie lié) paraît important. Les armes se trouvent surtout dans les tombes de jeunes femmes, voire d'adolescentes. On estime que chez les Scythes d'Ukraine, 69 % des tombes féminines à armes des IVe-IIIe siècles av. J.-C. sont celles de femmes âgées de 16 à 30 ans. Dans le domaine sauromate / sarmate, l'une des défuntes de Pokrovka avait 13 ou 14 ans. Cela rappelle fort les explications d'Hérodote et surtout du Pseudo-Hippocrate; ce dernier, on s'en souvient, limite les activités martiales féminines aux célibataires, les femmes mariées n'étant plus mobilisées qu'en cas d'«expédition générale». Une telle distinction pourrait expliquer le groupement à part de tombes de «guerrières» dans certaines nécropoles, comme à Tara-Boutak. Cependant, des armes ont aussi été trouvées dans le mobilier féminin de tombes qui sont apparemment celles de couples, comme à Ak-Alakha.

Les modalités de la participation des femmes aux combats

En admettant, comme on le fait ici, que dans les sociétés scythiques certaines femmes au moins portaient les armes et s'en servaient, ceci ne nous dit rien des conditions concrètes de leur participation aux opérations militaires. Avaient-elles une quelconque spécialité? Combattaient-elles de façon

habituelle ou occasionnelle? Formaient-elles des unités particulières? Ces questions n'ont encore aucune réponse assurée. La distinction que fait Pomponius Mela à propos des Ixamates, entre les femmes qui combattraient à cheval avec des lassos et les hommes qui seraient des archers et des fantassins, est manifestement absurde.

L'archéologie ne donne aucun élément décisif; il est en particulier évident que les traces de blessures relevées sur des squelettes féminins n'impliquent pas que la défunte les ait reçues au combat. Ce sont les traces de diverses avanies et éventuellement d'une mort violente, mais elles ne disent rien de plus, même s'il y a quelques présomptions qu'une femme tuée d'une flèche et d'un coup d'épée et enterrée avec ses propres armes ait effectivement été une combattante.

L'inventaire de l'armement féminin (scythe ou sauromate / sarmate) montre une nette prédominance des pointes de flèches. Elle a fait penser à une répartition des rôles tactiques, les femmes se chargeant du harcèlement à distance de l'ennemi et les hommes du corps-à-corps (références dans F. Goutnov, 2001). Cette harmonieuse coopération des sexes sur le champ de bataille n'est bien entendu qu'un mirage, d'une part parce que l'arc était l'arme principale de tous les nomades à la plupart des époques,[8] d'autre part parce que l'on trouve quand même dans les sépultures féminines un nombre non négligeable de lances et quelques épées et poignards. Un fait plus intéressant est que l'usage efficace de l'arc nomade – arme puissante et difficile à manier, comme le savent tous ceux qui s'y sont essayés – demande une longue pratique dès la jeunesse. Ceci prêche en faveur d'un entraînement précoce et constant des jeunes filles (ou d'une partie d'entre elles?) comme des jeunes gens.

Une autre idée vient à l'esprit à l'examen de ces panoplies féminines: celle que ces armes auraient pu servir davantage à la chasse ou à la protection des troupeaux qu'à la guerre. Les défuntes armées n'étaient-elles pas plus des chasseresses, ou des gardiennes de troupeaux prêtes à défendre leurs bêtes contre des prédateurs (y compris bipèdes), que des guerrières?

La possibilité ne peut être écartée, surtout si l'on prend en compte les parallèles ethnographiques que l'on peut faire avec certains peuples nomades turcs modernes. Mais elle n'est pas exclusive d'une participation à des combats, à la guerre que la mentalité nomade lie d'ailleurs souvent à une

---

[8] A une exception notable près: celle des Sarmates et Alains des Ier-Ve siècles de notre ère, dont les aristocraties formaient des escadrons de lanciers cuirassés ; mais même alors, il semble que la masse des combattants se servait de l'arc, et il n'y a pas d'armes dans les tombes féminines de cette période.

«chasse à l'homme».[9] Hérodote fait des jeunes filles sauromates à la fois des chasseresses et des guerrières (*«Elles vont à la chasse, à cheval [...]. Elles vont à la guerre..».*).

Le caractère plus ou moins habituel ou occasionnel de la participation des femmes aux combats reste une question insoluble faute de documentation, comme les modalités précises de leur intervention: réserve tactique, rôle surtout défensif (protection des camps, des chariots), existence éventuelle d'unités féminines... Sur ce dernier point, s'il a existé des femmes guerrières combattant en formations homogènes, comme pourrait le laisser supposer le groupement de tombes féminines à armes de Tara-Boutak, on n'est pas loin des mythiques Amazones – mais le cas paraît exceptionnel et peut avoir d'autres interprétations.

La signification sociale et culturelle du phénomène

L'armement des femmes a des implications importantes en termes sociaux et culturels. On peut passer rapidement sur les explications purement pratiques du phénomène, à savoir le renfort non négligeable que pouvaient représenter ces combattantes dans des situations difficiles, et aussi la volonté de ne pas faire des femmes des proies faciles pour l'ennemi. Ce sont des raisons très valables, mais on ne saurait s'en contenter.

Si l'on replace les faits dans le contexte des «sociétés héroïques» scythiques où tout homme libre est un combattant potentiel et où le port des armes constitue une marque de son statut, on ne peut s'empêcher de voir l'extension de ce privilège aux femmes – ou à certaines d'entre elles dans des conditions précises – comme la reconnaissance d'une certaine forme d'égalité. Or, il est frappant de constater que chez les Sauromates / Sarmates, auxquels sont liés les récits antiques relatifs aux guerrières, l'armement des femmes allait de pair avec la place éminente de certaines d'entre elles dans la société.

Si la «gynécocratie» évoquée par différents auteurs, du Pseudo-Scylax à Pline, paraît très exagérée, et si les survivances d'un prétendu «stade matriarcal» alléguées par les chercheurs de l'époque soviétique sont à

---

[9] Chez les Mongols, la grande campagne de chasse organisée par le khan était explicitement considérée comme un entraînement à la guerre. Un vase de Kossika, trouvé dans une tombe sarmate des premiers siècles de notre ère sur la Volga, alterne scène de guerre et scène de chasse, les deux faisant d'ailleurs intervenir l'arme aristocratique sarmate par excellence – le *contus*, la lance longue tenue à deux mains.

classer parmi les absurdités de la pseudo-science marxiste, il n'en reste pas moins que des femmes sauromates et sarmates jouissaient d'un statut très élevé. Sans nous attarder sur les mentions de reines sarmates, parfois semi-légendaires et qui ne sont pas plus parlantes que les cas modernes de Catherine II de Russie ou de Victoria de Grande-Bretagne, il faut souligner qu'il existe des traces archéologiques sans ambiguïté de ce statut. Certaines sépultures féminines sont plus richement meublées que les sépultures masculines environnantes, ou occupent la place centrale d'une nécropole. Les objets considérés comme cultuels («autels» et plus tard brûle-parfums, «bâtons de cérémonie», miroirs, etc.) sont toujours trouvés dans les tombes féminines, et il est fort probable que les femmes – ou des femmes – étaient chargées de certains cultes. On voit donc qu'à défaut de «gynécocratie» systématique, les nomades faisaient une place de choix à leurs compagnes dans les fonctions sociales considérées comme les plus nobles et les plus essentielles.

Cette image relativement égalitaire entre sexes, que les évolutions récentes des cultures européennes nous font regarder avec sympathie (ce n'était pas l'avis des Grecs!), est évidemment fort intéressante. Mais elle est surtout documentée pour les Sauromates puis les Sarmates de la phase «ancienne», à propos desquels les témoignages archéologiques et les sources d'époque se corroborent mutuellement. En ce qui concerne les Saces et autres nomades d'Asie centrale, notre seule information est d'ordre archéologique. Et dans le cas des Scythes d'Europe, on l'a vu, l'abondance des tombes féminines à armes contraste violemment avec l'image de «femmes aux foyers» qu'Hérodote (comme le Pseudo-Hippocrate) donne des compagnes des Scythes. On peut imaginer diverses explications, mais on n'en peut actuellement démontrer aucune. Hérodote a-t-il été mal informé? Décrit-il une situation propre à certaines tribus et non à l'ensemble des Scythes? T. Sulimirski (1970) pense que la coutume d'armer les femmes fut introduite en Scythie sous l'influence ou la pression des Sarmates, au moment où ceux-ci commencèrent leur expansion vers l'ouest au IVe siècle av. J.-C. C'est compatible avec la datation de la plupart des tombes féminines à armes d'Ukraine, attribuées aux IVe et IIIe siècles av. J.-C.; cependant, des armes se rencontrent bien antérieurement dans les sépultures féminines de la culture scythique de la Tisza (VIe et première moitié du Ve siècle av. J.-C.), où une influence sauromate est exclue. Le débat reste ouvert.

Il paraît en fait que l'armement des femmes était un phénomène assez répandu dans les cultures nomades scythiques, mais pas forcément de façon

permanente ou générale. On constate en effet son éclipse chez les Sarmates après le Ier siècle av. J.-C.[10] Chez les Alains[11] qui dominèrent la plus grande partie des territoires sarmates dans les steppes ukraino-russes à partir du Ier siècle de notre ère, il n'est bien attesté ni par les textes, ni par l'archéologie – à quelques indices ambigus près.[12] Bien sûr, l'absence de preuve n'est pas une preuve d'absence, et l'arrêt du dépôt d'armes dans les tombes féminines peut s'expliquer par un changement de rituel; il peut exister un décalage entre le costume ou le mobilier funéraire et leurs équivalents de la vie réelle. Le silence des textes est plus gênant, quoique pas absolument décisif.[13] En tout cas, cette évolution ne semble pas liée à un abaissement du rôle social de la femme, puisque l'on rencontre encore au début de notre ère des sépultures féminines sarmato-alaines très riches et abondamment pourvues d'objets à caractère religieux plus ou moins marqué (Kobiakovo et Khokhlatch dans la région du Don, plus tardivement Szentes-Nagyhegy en Hongrie).

IV. Résurgences et héritage culturel

Les cultures scythiques nomades ont disparu avant la fin de ce que nous nommons l'Antiquité, mais en laissant des héritiers. Il s'agit principalement de la partie des Alains sédentarisée au Caucase et dont la culture s'est développée

---

[10] Parmi les derniers exemples de tombes féminines à armes figurent deux sépultures de la phase «sarmate moyenne» à Novyï dans la région du Don (kourgane 97, femme de plus de 20 ans avec 17 pointes de flèches ; kourgane 124, femme de 20 à 25 ans avec 10 pointes de flèches). Cf. L. IL'IOUKOV et M. VLASKINE, 1992.

[11] Le débat sur l'identité des Alains (nouvelle confédération sarmate renforcée d'éléments iraniens plus orientaux, ou peuple centre-asiatique distinct ayant absorbé une partie des Sarmates?) n'a pas d'importance pour notre propos. Dans tous les cas, les Alains étaient en majorité iranophones et culturellement proches des Sarmates ; sur le plan archéologique, leurs traces sont à chercher dans les cultures «sarmate moyenne» – en tout cas son stade final – et « sarmate tardive », cf. V. KOUZNETSOV et I. LEBEDYNSKY, 1997; I. LEBEDYNSKY, 2002.

[12] Par exemple dans la tombe de Kobiakovo sur le Don, au début de notre ère, et dans certaines sépultures de l'époque des Invasions. Ces exemples sont discutés dans I. LEBEDYNSKY, *Les Sarmates*, 2002.

[13] Un exemple, à propos d'un peuple nomade non scythique: Procope (*Guerre gothique*, VIII, 3, 10) affirme que des femmes ont été trouvées en plusieurs occasions parmi les cadavres de Huns restés sur le champ de bataille à l'issue de combats contre les «Romains». Aucun autre auteur de l'Antiquité tardive ne semble avoir relevé le fait. Là aussi, bien des interprétations sont possibles.

du Ve au XVe siècle, puis des Ossètes modernes. Cette branche de l'ancien ensemble scythique d'Europe a seule conservé, à travers divers mélanges ethniques avec des éléments caucasiens indigènes, la langue iranienne et beaucoup de traditions de ses ancêtres nomades. Il est donc particulièrement intéressant d'y observer les traces réelles ou mythiques des femmes armées.

Des guerrières alaines au haut Moyen Age

Dans les steppes du Don et du Donets ont été découverts les restes d'établissements fortifiés des VIIIe-Xe siècles, appartenant à une population militarisée comprenant des Alains (sans doute originaires du Caucase) et des Bulgares[14] probablement installés là comme garde-frontières par l'«empire» khazar. Dans la région de Belgorod près de la frontière ukraino-russe, les fouilles des nécropoles ont révélé la présence d'armes dans une proportion importante (environ 30%) des tombes féminines alaines; les plus courantes sont des haches de combat à long manche. Elles se rencontrent surtout dans les tombes de femmes seules, ce qui pourrait, une fois de plus, refléter un système où les guerrières étaient essentiellement des célibataires.

S'agit-il d'une résurgence de traditions longtemps éclipsées ou, comme tendrait à le croire l'archéologue russe S. Pletniova, d'un système imposé par la nécessité et sans lien avec le passé scythique? On peut penser que même si l'armement des femmes était tombé en désuétude dès avant notre ère, et donc n'avait jamais existé chez les Alains proprement dits, *a fortiori* chez ceux sédentarisés au Caucase, l'apparition d'une telle pratique au sein du groupe établi sur le Don aux VIIIe-Xe siècles a pu être au moins facilité par le souvenir que la tradition populaire devait garder de l'existence de ce phénomène dans un passé plus lointain. Autrement dit, l'armement des femmes a très bien pu être le fruit d'une nécessité conjoncturelle, d'une mode ou de n'importe quelle autre raison, mais si la mémoire historique ou mythico-historique des Alains de l'époque conservait des histoires de femmes guerrières, elle offrait des précédents, des justifications à ce système. Or, c'était bien le cas, à en juger par l'écho qu'en offre la culture ossète.

Les traces mythiques chez les Ossètes

Les récits épiques «nartes» des Ossètes connaissent effectivement des femmes guerrières (B. KALOEV, 1999). Une histoire met notamment en scène

---

[14] Il s'agit évidemment des Bulgares originels de langue turque ou Protobulgares, pas du peuple slave des Balkans auquel ils ont laissé leur nom.

une jeune femme, la «fille de Därghavsär», à la tête d'une armée féminine qui accomplit différents exploits. Une autre montre Satana, la grande héroïne narte, se travestissant pour vaincre en armure d'homme ses différents prétendants, à l'exception du dernier: son propre frère qu'elle épousera. Ce thème – bien que les sceptiques puissent toujours invoquer le caractère universel de tels motifs populaires – n'a sans doute rien de fortuit et doit représenter, comme beaucoup d'autres archaïsmes des cycles nartes (par exemple les mutilations infligées à l'ennemi), le souvenir de traditions remontant aux ancêtres nomades des Ossètes.

Les femmes guerrières, mythiques ou même prétendues réelles, sont d'ailleurs connues d'autres cultures caucasiennes. Une légende kabarde mentionne une armée de femmes commandée par l'héroïne Dekhanago, et les Tcherkesses croyaient à l'existence ancienne des *Iemmetch*, des «Amazones» locales.[15] Le missionnaire italien Archangelo Lamberti, au milieu du XVIIe siècle, rapporte une tradition mingrélienne situant une communauté d'«Amazones» près de l'Elbrouz, et prétend même qu'il existait de son temps de vraies guerrières caucasiennes: ayant repoussé une incursion tcherkesse, les Géorgiens auraient trouvé de nombreux corps de femmes parmi les ennemis tués. Il est difficile de dire dans quelle mesure ces mythes – et dans certains cas ces pratiques réelles? – ont été influencés par la très ancienne et très longue cohabitation entre les peuples autochtones du Caucase et les Scythes, puis Sarmates et Alains. L'archéologie suggère en outre que des femmes armées existaient chez les Méotes du nord-ouest du Caucase à l'époque scythe, ce qui constitue une autre source possible des traditions tcherkesses – à moins qu'en dernière analyse, les pratiques méotes n'aient elles-mêmes été influencées par les Scythes ou Sauromates voisins.

Les femmes guerrières chez les Turcs nomades: convergence ou héritage scythique?

La même question se pose dans le cas de certains peuples turcophones chez qui l'existence de femmes guerrières, ou de mythes qui s'y rapportent, est attestée plus ou moins clairement. Pour ne prendre que quelques exemples, les Ouïghours envoyèrent en 835 à une princesse chinoise une garde d'honneur composée de sept «archères». On connaît en Ukraine une statue funéraire polovtsienne de femme en armes, faite entre la fin du XIe et le milieu du XIIIe

[15] Elles sont évoquées notamment par J. Reineggs dans la première moitié du XVIIIe siècle et par J. Potocki dans le célèbre récit de son voyage au Caucase effectué dans les dernières années de ce même XVIIIe siècle.

siècle (mais s'agit-il d'une guerrière contemporaine de l'artiste, ou d'une ancêtre héroïsée mythique?). Plus récemment, on sait que les armées des grandes confédérations turkmènes du Moyen-Orient comprenaient parfois plusieurs dizaines de milliers de femmes – bien que celles-ci n'aient pas forcément été des combattantes. Les récits de la conquête russe du Turkestan au XIXe siècle montrent que les femmes turkmènes pouvaient, en cas de nécessité, participer au moins à des combats défensifs. Il faut y ajouter, chez certains groupes d'éleveurs turcophones en Asie centrale, l'habitude d'armer les jeunes filles chargées de surveiller les troupeaux.

Dans le domaine de la tradition orale, il existe au moins un récit épique turc consacré à une armée de femmes: les «Quarante filles» (*Kyrk Kyz*) des Karakalpaks, en Ouzbékistan.

Cette récurrence du phénomène dans les steppes européennes et en Asie centrale est remarquable. S'est-il, chez les peuples turcophones, développé indépendamment des précédents scythiques, comme une conséquence naturelle du mode de vie pastoral et guerrier? Peut-être, mais ce déterminisme n'est sans doute pas une explication suffisante. Au vu de l'étonnante continuité, en dépit des changements ethnolinguistiques, de beaucoup d'aspects de la civilisation des steppes (costume, mode de vie et nourriture, tactiques, architecture et rites funéraires, art animalier...), il n'est pas impossible que les traditions de femmes armées soient un héritage scythique conservé par les Turcs.[16]

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

DAVIS-KIMBALL, J., «Warrior Women of the Eurasian Steppe», *Archaelogy* vol. 50 N° 1, New York, janvier-février 1997.

KOUZNETSOV, V., et LEBEDYNSKY, I., *Les Alains, cavaliers des steppes, seigneurs du Caucase*, Errance, Paris, 1997.

LEBEDYNSKY, I., *Les Scythes*, Errance, Paris, 2001; *Les Sarmates*, Errance, Paris, 2002.

[16] Le phénomène pourrait aussi appartenir au fonds commun d'une civilisation «steppique» qui aurait été multiethnique dès le départ. Cependant, comme les nomades altaïques (turcs et mongols) entrent dans l'histoire beaucoup plus tardivement que les groupes iranophones, il est logique de considérer ces derniers comme les vrais créateurs de traditions reprises ensuite par leurs successeurs puis remplaçants asiatiques, à la faveur de contacts et de mélanges dont on a des traces nombreuses.

L'Or des Amazones (catalogue d'exposition), Musée Cernuschi, Paris, 2001.

L'Or des Sarmates (catalogue d'exposition), Abbaye de Daoulas, 1995.

ROLLE, R., *Die Welt der Skythen*, C. J. Bucher, Lucerne, 1980.

SULIMIRSKI, T., *The Sarmatians*, Praeger Publications, New York, 1970.

ГУТНОВ, Ф. Х., *Ранние аланы* (Goutnov, F. Kh., *Les premiers Alains*), Ir, Vladicaucase, 2001.

ИЛЬЮКОВ, Л. С., ВЛАСКИН, М. В., *Сарматы междуречья Сала и Маныча* (Il'ioukov, L. S., Vlaskine, M. V., *Les Sarmates d'entre les rivières Sal et Manytch*), Rostov, 1992.

КАЛОЕВ, Б. А., *Осетинские историко-этнографические этюды* (Kaloev, B. A., *Etudes historico-ethnographiques ossètes*), Naouka, Moscou, 1989.

ПЛЕТНЕВА, С. А., *На славянско-хазарском пограничье* (Pletniova, S. A., *Sur la frontière slavo-khazare*), Naouka, Moscou, 1989.

Степи Европейской части СССР в скифо-сарматское время (*Les steppes de la partie européenne de l'URSS à l'époque scytho-sarmate*), Naouka, Moscou, 1989.